

CONTE DE CARÊME

“Cousine Noémi, contez-nous une histoire.”

On est à la campagne, à Retondes, entre la forêt de Laigue et la forêt de Compiègne, au fond d'une vieille maison, demi-ferme et demi-manoir, bâtie en un pli de la vallée de l'Aisne. Les fenêtres ouvrent sur un verger touffu qui dévale en pente douce jusqu'aux berges de la rivière. Le crépuscule, qui arrive dès sept heures en avril, embrunit le fond de la vallée et veloute d'une vapeur bleuâtre les poiriers et les pruniers tout blancs de fleurs.

Le vent, encore humide des giboulées du matin, apporte des odeurs de sève et de bourgeons verts dans le salon, où un pétillant feu de pommes de pin égale la haute cheminée.

La famille est venue à Retondes passer les vacances de Pâques, et comme la semaine sainte ne permet pas de distractions bruyantes, les grands-parents jouent au whist, tandis que, à l'autre bout de la pièce spacieuse, les jeunes gens : garçons de vingt à vingt-cinq ans et filles de dix-huit, entourent le canapé où Mme Noémi roule un ouvrage de tapisserie.

Cette dernière est une femme de quarante-cinq ans, très jeune d'esprit, ayant, malgré ses cheveux grisonnants, de grands yeux printaniers, un joli timbre de voix, une réveillante vivacité et une rare verdure. Mariée deux fois, dans d'assez tristes conditions, elle n'a pas eu beaucoup à se louer de la vie. Néanmoins, ce qui est très méritoire, en ce temps-ci, où le pessimisme est à la mode, les déboires ne l'ont pas rendue maussade. Quand on a l'âme saine, on sait porter ses ennuis même avec grâce ; et Mme Noémi possède cette inappréciable santé de l'âme. Aussi est-elle le boute-en-train de ces jeunes gens qui se pressent autour d'elle, et, comme la jeunesse d'aujourd'hui est assez morose, c'est elle souvent qui a l'air d'avoir vingt ans, tandis qu'eux paraissent en porter quarante.

“Vous voulez une histoire ? dit-elle en souriant ; eh bien ! en voici une qui sera de saison, puisque nous sommes en semaine sainte.”

“Il y a vingt ans, j'étais veuve de mon premier mari et je vivais fort solitaire dans un appartement du faubourg Saint-Germain. Je me hâte de vous dire que cette solitude ne me pesait pas. J'avais vu beaucoup le monde pendant mes trois années de mariage, et il m'avait laissé une impres-

Nanniche, qui cumulait les fonctions de femme de chambre et de cuisinière.

“Cette Nanniche était une chambrière adroite et dévouée, mais un cordon bleu des plus médiocres ; elle manquait d'invention, ignorait l'art de varier ses menus et de rendre un plat appétissant ; bref, elle mettait ma gourmandise à une rude épreuve ; car j'ai toujours été portée sur ma bouche, je l'avoue, et ce vice s'était encore déve-

loppé depuis mon veuvage... La gourmandise doit être spécialement le péché des gens condamnés à vivre en solitude.

“Pendant le carême de l'année dont je parle, jamais l'inhabileté culinaire et la pauvreté d'imagination de Nanniche ne s'étaient plus tristement manifestées. Aussi attendais-je avec impatience la fin de la semaine sainte. Le matin du vendredi saint, je vis entrer dans ma chambre ma cuisinière triomphante :

— Madame, commença-t-elle d'un air finement souriant, madame ne me reprochera plus de lui servir toujours la même chose. J'ai trouvé un plat que madame n'a pas encore mangé depuis que nous sommes en carême ; et je lui réserve une surprise pour ce soir.

— Quelle surprise, Nanniche ?

— Voici, reprit-elle en s'épanouissant : j'ai fait, hier, dessaler de la morue, et je l'accromoderai à la sauce blanche pour le dîner.

— De la morue ! m'exclamai-je avec horreur.

— Je suis comme le *petit épiciier* de Coppée :

Je ne puis pas sentir l'odeur de la morue...

— De la morue, répétai-je, je la déteste !

— Bonnes gens, protesta Nanniche en joignant les mains, c'est-il Dieu possible ?... Mais j'assure à madame que c'est très bon... avec des poignes de terre autour... Moi, je m'en lèche les doigts !

— Eh bien ! vous pourrez vous en gorgier tout à votre aise, car je ne dînerai pas ici ce soir !

— Là dessus je m'habillai, je mis mon chapeau, mes gants, et je sortis furieuse.

RESULTAT IMPREVU



Robinette, songeant. — Ce n'est pas de sitôt que je me ruinerai à apporter de la ville des livres intéressants à ces demoiselles !

sion de fatigue et d'asservissement dont je n'étais pas fâché de me remettre. Je lisais, je travaillais à l'aiguille, je jouissais paisiblement de mon indépendance reconquise ; et, bien que je comptasse vingt-cinq ans à peine, mon isolement m'était très doux. Je voyais de loin quelques amis intimes, je dinais une fois par semaine chez mon grand-père maternel, et mes distractions se bornaient là. Le reste du temps, je demeurais enfermée chez moi, en tête-à-tête avec ma vieille bonne

Je ne puis pas sentir l'odeur de la morue...